

26 août 2021

Sur la terrasse, en étendant le linge au soleil, Jacqueline me parle de sa lecture du livre Saint-Julien-Molin-Molette et son patrimoine lié à l'industrie textile. Nous parlons notamment de Josette Schmelzle, dernière patronne d'une usine de soie à Saint-Julien.

Je n'ai pas fait du tissage à proprement parlé. J'ai vu tisser, j'ai entendu les conseils et explications avec mes parents, j'ai aidé, je peux raconter quelques souvenirs.

Aujourd'hui, peu de personnes du village ont réellement travaillé dans la soie. On trouve quelques tordeuses, quelques gareurs, parmi les plus âgés du village. Par contre, il doit rester plusieurs tisseuses, car il y avait des jeunes femmes relativement jeunes parmi les dernières ouvrières.

Le livre Saint-Julien-Molin-Molette et son patrimoine lié à l'industrie textile, est très bien, rien qu'en le feuilletant je retrouve beaucoup de chose, des souvenirs... Avant, dans les rues de Saint-Julien, il y avait le bruit des métiers à tisser qui résonnait.

Mais il élude une partie de la production textile du village, celle des tissages à domicile, réalisée dans des ateliers particuliers. Il y avait des métiers partout dans le village, chez les habitants, au rez-de-chaussée des maisons. Les tissages à domicile représentaient de nombreux habitants. Au début, une famille pouvait vivre avec deux métiers à tisser chez elle.

Lorsque les usines devaient beaucoup produire, elles donnaient du travail aux tisseurs à domicile. La demande était très fluctuante. Pour les tisseurs à domicile, il fallait parfois frapper à la porte des usines pour demander du travail ou aller chercher des commandes directement dans les villes alentours.

Les parents de ma mère avaient une usine de cardage de laine, dans le Nord à Roubaix, l'usine Cau. Le père de mon père était tisseur à domicile à Saint-Julien, sa mère est décédée lorsqu'il était jeune.

Pendant la première guerre, mes grands-parents maternels sont allés en Angleterre. Et pendant la seconde, ils sont allés à Téoul, dans le Sud de la France.

Mes parents, eux, ont vécu à Saint-Julien, la fin de la guerre. Moi, je suis née Oriol, en 1942, à Saint-Julien, à la maison de retraite - qui était l'hospice et la maternité avant. Ma sœur aussi est née à Saint-Julien.

À la fin de la guerre, avec mes parents, nous sommes allés vivre à Paris car mes grands-parents maternels avaient une maison en face du stade de France. Je me rappelle qu'enfant je montais sur un tabouret pour voir les voitures arriver au stade. Mes grands-parents ont aidé mes parents à cette période, ils leur ont prêté de l'argent et ont fait travailler mon père. Il y avait la fabrique à Roubaix et un magasin à Boulogne. J'ai été envoyée à l'école. Mes frères sont nés à Paris, en 45, 47 et 49. Peut-être que ça s'est mal passé car mes parents se sont repliés sur Saint-Julien, chez l'autre pater familias. À partir de là, ils se sont mis au tissage et ont agrandi l'atelier. Quand nous sommes revenus à Saint-Julien, j'avais à peu près 10 ans, je devais être en CM1.

Mes grands-parents de Paris ont veillé à ce que je poursuive mes études, ce sont eux qui ont convaincu mes parents de me mettre en pension à Saint-Étienne.

L'atelier de tissage de mon grand-père se situait en face de la Poste, rue de la Maudure. Au-dessus, il y avait deux vieilles filles qui avaient 2 ou 4 métiers à tisser. Ces ateliers ne faisaient pas la préparation de la soie, seulement le tissage. Si tu regardes la construction des maisons à Saint-Julien, beaucoup ont des grandes devantures pour faire entrer le plus de lumière possible.

Il y avait du travail très spécialisé, à la demande, comme les ourdisseuses qui allaient dans différents ateliers contrairement aux usines. L'assemblage de Croix pour la fonderie Bancel était lui aussi réalisé par des femmes, à domicile.

Josette, elle a commencé avec un atelier personnel. Elle avait un atelier près de l'ancienne école. Son atelier avait 6 ou 8 métiers.

Dans mes souvenirs, le père de Josette et Guy n'était pas tisseur mais paysan. Dans les fermes, les femmes n'allaient pas forcément travailler aux champs. Elles complétaient les revenus de la famille en travaillant à l'usine, celles qui venaient des villages alentours étaient au dortoir la semaine.

Josette est devenue ouvrière jeune. Les filles devenaient souvent tisseuses à l'époque, cela permettait d'avoir une paie.

Beaucoup de femmes travaillaient dans des conditions difficiles. Tu pouvais être mère et emmener ton bébé à l'usine. Josette m'avait expliqué que sa mère l'emmenait à l'usine dans un grand panier, une sorte de couffin. Elle la posait à côté des métiers, sur les balles de soie.

Il y a le film Mélancolie Ouvrière qui montre bien le mode de vie du début du XXème siècle.

En règle générale, tu avais un homme, le gareur, au milieu d'une équipe de femmes, souvent tisseuses.

Dans le livre, il y a un portrait de Josette et une citation « J'aime les gens avec qui je travaille et je viens travailler sans peine », il faut reconnaître qu'elle était passionnée par son travail. Josette travaillait avec le sourire, elle connaissait tous les postes de travail nécessaire au fonctionnement de l'usine.

Avec Paul, son mari gareur, ils ont remis en route l'Usine Perrier. Le gareur c'est le mécanicien en somme, celui qui s'occupe de la partie technique des métiers, des réglages mécaniques...

Dans le livre, il y a écrit qu'elle était « tissotière ». Tissotière ça fait mot ancien mais j'ai cherché partout, même dans la bibliothèque nationale, je n'ai jamais trouvé le mot tissotière. Le y à soie (soye) ça fait vieux français. Le bistanclaque, c'est le nom qui évoque le claquement du battement du métier à tisser.



Le fil arrive en écheveau, en flotte. Il faut les mettre sur un moulin, puis faire les rouleaux pour pouvoir les tisser, c'est l'ourdissage. On voit le peigne à enverger. Il y a deux gros bâtons, qui s'appellent les verges, qui tiennent les fils sur le métier pour qu'ils soient croisés.

Moi, petite j'ai pas eu à faire grand-chose. La seule chose que je savais faire c'était faire les canettes, le canetage en somme, et la visite des coupes. Dans les tissages, la visite des coupes permettaient de contrôler la qualité des différents tissus: il y avait le crêpe - souvent tissé à Saint-Julien- , la mousseline qui est très fine, et l'organza, plus épais et plus raide.

C'étaient des tâches simples : aller prendre les coupes sur le métier, les mesurer, les vérifier et les plier. Je le faisais pendant les vacances pour aider mes parents. Les gestes se transmettaient de génération en génération.

En 2003, Josette avait plus de 70 ans, donc elle a dû partir à la retraite. Ça aurait pu continuer un peu, Josette travaillait de la haute gamme. Par exemple, j'ai des petits bouts de tissus qui sont les doublures Chanel. Elle travaillait pour les maisons de Haute Couture. Il n'y avait pas beaucoup de demandes en dehors du luxe. L'industrie était déjà en déclin.

L'industrie textile a pratiquement disparu en France, alors que c'était une industrie très développée pendant le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle. Avec la mondialisation, ce ne sont plus les fils qui étaient importés mais les tissus directement. Il n'y a presque plus d'artisanat textile en France. Et avec les métiers électroniques beaucoup de choses se font automatiquement, il n'y a plus besoin d'ouvrières. Il y avait une école de soierie à Lyon, mais elle a fermé aussi.

À Saint-Julien, il y avait 4 ou 5 familles qui étaient ce que l'on appelle des « donneurs d'ordre », ces familles, les patrons, donnaient du travail à tous les petits ateliers. Les patrons avaient des contremaîtres à qui ils donnaient les ordres, les contremaîtres transmettaient ces ordres aux ouvriers et ouvrières de l'usine, et aussi aux travailleurs à domicile aussi. Et pour chaque commande il négociait le prix selon le tissu, le prix de la soie... En principe, les coupes étaient payées au mètre à la livraison.

Mais il fallait faire valoir ses droits, les avantages sociaux sont venus petit à petit. Les patrons avaient monté une fortune mais ils payaient les ouvriers le minimum, même en dessous du minimum. Tout était fabriqué sur place par une main d'œuvre bon marché, sous payée.

Dans les usines, les jeunes filles pouvaient commencer à travailler à 14 ans. L'obligation scolaire était à 14 ans. Le certificat d'études marquait la fin des études pour la plupart des jeunes et l'entrée dans la vie ouvrière.

Il y a eu des révoltes et des discussions entre les travailleurs à domicile et les donneurs d'ordre. La révolte des Canuts, c'est l'exemple à Lyon de ce qui s'est passé pour tous les ouvriers de la région.

Le contremaître surveillait les ouvrières, le gareur était presque au même niveau hiérarchique que le contremaître. Les gareurs étaient des ouvriers précieux, ils détenaient, par leur connaissance des réglages des métiers, les secrets de fabrication des tissus. Les usines, quand elles avaient un bon gareur, cherchaient à le garder en poste.

Quand un ouvrier s'engageait, il travaillait soit pour l'usine Guillier, Payen, Perrier, Blanc, c'étaient les principaux employeurs. En principe, un ouvrier ne changeait pas trop d'usine. Les ouvriers étaient attachés à leur patron, il n'y avait pas les règles d'aujourd'hui pour licencier quelqu'un. Je sais que mes parents ont beaucoup travaillé pour la maison Guillier, mais s'ils s'étaient avisés de travailler pour Blanc ou Perrier, Guillier aurait cessé les commandes. Pour la retraite, il y a eu une période, où quand les ouvriers étaient logés par le patron - les patrons possédaient presque tous bâtiments du village - ils avaient le droit de rester jusqu'à la fin de leurs jours. Ils étaient plus ou moins pris en charge une fois qu'ils ne pouvaient plus travailler à l'usine. Et il y avait aussi l'hospice. Sinon c'étaient les enfants qui prenaient la relève des parents. La prise en charge sociale s'est mise en place avec le développement du syndicalisme. Ça, je l'ai vu étant enfant.

Chez les artisans, en règle générale celui qui était déclaré, c'était le chef de famille. Après, si il faisait travailler sa femme et/ou ses enfants, il ne les déclarait pas forcément. Les ouvrières étaient assez invisibilisées. Il n'y a pas beaucoup de traces des femmes dans les archives. Pourtant c'étaient souvent les femmes qui géraient le budget de la famille. Selon ce que leurs maris leur donnaient, les femmes pouvaient s'en sortir plus ou moins bien avec les enfants. Beaucoup d'ouvriers gardaient une partie de leur paye pour leurs loisirs, et dans les bistrot tu ne voyais pas beaucoup de femmes. C'était un mode de vie très collectif. Le travail rythmait la vie du village et permettait de créer des liens sociaux, les ouvriers se retrouvaient, après une journée à l'usine, au bistrot pour jouer à la belotte. Il y avait une forte mentalité ouvrière.

Le revers de cette convivialité, pour les femmes, c'était que tu étais connue de tous. Les jeunes filles en particulier, elles étaient surveillées, si quelqu'un les voyait aux bras d'un garçon les rumeurs allaient bon train. Les consignes étaient d'attendre le mariage avant de faire quoique ce soit. L'église imposait des règles, et un mode de vie très traditionnel. Beaucoup de filles mères se faisaient jeter de chez elles.

Sur beaucoup de photos, sauf les photos de cérémonies ou de fêtes, les femmes portent le tablier ou la blouse. Il y avait la vie en usine et la vie dans les fermes. Et certaines femmes, en particulier dans les fermes environnantes, ne s'asseyaient pas à table avec les hommes, elles servaient le repas des hommes



mais ne soupaient pas avec eux, après ça je l'ai entendu dire. Parce qu'avec les usines, la population ouvrière a augmenté mais il fallait aussi ravitailler le village, donc le nombre de fermes aux alentours était conséquent. Les filles qui ne peuvent pas faire le travail dans les champs sont envoyées à l'usine. Ces filles restaient dans les dortoirs des usines la semaine et rentraient le dimanche car il n'y avait presque pas de transports. Les voitures ont commencé à se vulgariser après la deuxième guerre mondiale. Mon père avait un cousin qui avait une ferme, ils apportaient le lait dans des biches, des gros bidons -conservés au frais dans des bacs remplis d'eau de source- dans un petit chariot qu'ils poussaient à bras. L'électrification du village et l'eau courante, c'est venu dans le courant du 20ème siècle. On n' imagine pas à quel point les choses ont changé.

Justement le film *Mélancolie Ouvrière*, montre un tissage en Isère. Le film montre bien la relation des ouvriers et ouvrières à l'usine. Ils étaient exploités.

Des scènes ont été filmées à Saint-Julien. D'ailleurs, si tu as l'occasion, c'est à Lyon, fais une visite à la Maison des Canuts, ils font des démonstrations sur métiers Jacquards, ces métiers à cartes, et des reconstitutions de la révolte des Canuts. À Fourvière, dans les archives, il y a des dessins pour réaliser les motifs sur les métiers Jacquards. Il y a aussi la Maison Brochier, qui a encore des métiers anciens et qui tisse encore dessus pour des commandes très spécifiques, ils ont deux tisseuses.

Il y a un musée à Pélussin. À une époque, on avait discuté du fait de faire des visites dans l'usines, mais Josette n'avait pas très envie de le faire. Ou d'avoir un petit espace de vente et de démonstration, avec un métier à tisser, quelques explications et puis maintenant ce seraient des vidéos. Mais à l'époque, l'idée n'avait pas aboutie. Ça serait bien que l'on puisse montrer et réhabiliter un peu ce patrimoine. Il y a le lavoir maintenant mais ce n'est pas représentatif de l'histoire du village.

Dans le village, il y avait les corps de métier de l'époque, le menuisier-charpentier, le ferronnier, quelques professions alimentaires, les paysans dispersés dans les fermes aux alentours. Et puis, il y avait les tisseurs, l'activité était essentiellement textile. Ça a marqué la construction du village, avec les grandes usines cathédrales pour faire entrer le plus de lumière possible et les devantures de maisons vitrées. Le cours d'eau, servait à faire tourner les moulins pour produire l'énergie nécessaire aux usines avant que les métiers soient raccordés à des moteurs.

Les métiers à domicile faisaient énormément de bruits. Il fallait savoir les réparer ou faire venir un gareur à domicile. Paul, il lui arrivait d'aller régler des métiers dans différents ateliers.

Je crois que Paul a commencé à travailler chez Perrier en remplacement, après un départ à la retraite. Josette et Paul, ont réussi à devenir patrons par un concours de circonstances, peu d'ouvriers y arrivaient. Les enfants Perrier ne voulaient pas reprendre l'usine. Progressivement, à la fermeture de l'usine, Paul et Josette ont pris la relève de Mr Perrier.

Paul et Josette ont dû retrouver des donneurs d'ordres et des fournisseurs qui travaillaient avec Mr Perrier. Josette aimait beaucoup la fille Perrier, Marguerite Perrier.

L'ancienne usine Perrier a gardé son nom parce que Paul et Josette louaient les murs. Dedans, c'étaient les tissages Schmelzle mais le nom de Perrier a gardé le dessus.

Quand Josette a arrêté à son tour, elle n'a pas réussi à vendre ses métiers et son matériel. Toutes les usines avaient fermé. Les machines ont fini à la casse.

Dans l'usine Perrier, pour installer le studio de danse, ils ont dû enlever les canetières, les machines les moins lourdes. Maintenant, le studio les Ailes de Bernard a réinvesti l'espace et propose des créations et des ateliers pédagogiques autour de la danse.

Après les fermetures d'usines, de nouvelles activités sont nées. À Taillis Vert, il y a eu du tissage il y a longtemps. Après il y a eu un fabricant de produits de camping. Puis un revendeur de meubles mais ça n'a duré qu'un temps aussi. Puis c'est devenu un centre d'exposition d'insectes, de la faune et flore. C'est pareil ça n'a duré qu'un temps. Maintenant, il y a plusieurs collectifs et associations.

Du temps où Pierre était maire, ils ont essayé d'installer des ateliers d'artistes dans les anciennes usines. Et il y a deux potières, une dans l'ancienne maison de mes parents et une dans l'usine Sainte-Marie.

C'est sûr que quand on regarde le passé il y a une évolution, ça fait partie de la vie. Maintenant c'est un village dortoir, un village un peu touristique en été, avec quelques activités. Il y a les restaurants sur la route principale et sinon quelques magasins. Aujourd'hui habiter en campagne regagne de l'intérêt. Beaucoup de personnes qui habitent Saint-Julien travaillent à Saint-Étienne, à Annonay ou à Lyon. Pierre a travaillé toute sa vie chez Total à Feyzin, il faisait l'aller-retour tous les jours mais il a choisi de rester ici.



28 août 2021

Au petit-déjeuner, entre le crissement du couteau à beurre sur le pain grillé et la vapeur de la machine à café, Jacqueline raconte.

Au départ, mon grand-père était boulanger à Saint-Étienne, je ne sais pour quelle raison, il a déménagé à Saint-Julien et il s'est mis à tisser. C'était le métier du pays. Mes parents sont venus rejoindre mon grand-père -le père de mon père- qui avait une grande maison. Tout le rez-de-chaussée de la maison de mon grand-père avait des métiers à tisser. Mes grands-parents maternels avaient une usine de cardage de laine, l'usine Cau à Roubaix.

Le village ça n'a pas été mon lieu de vie à proprement parlé, à part pour les vacances. Mais je me souviens de certains lieux.

Il y avait 3 boucheries : une à l'angle de l'usine Perrier, une maison qui a été démolie - pour faire un parking. Celle de Luc avant sa retraite, dans l'avenue de Colombier. Et il y avait un charcutier sur la place de la Bascule, à où se trouve le syndicat d'initiative.

Ça s'appelait la place de la Bascule car il y avait une balance au sol, sur laquelle tu pouvais mettre un véhicule pour peser son chargement. À côté, il y avait une petite maisonnette avec l'appareil de pesée.

Les épiceries, il y a celles de la place de la Mairie et de la rue de la Maudure qui sont restées sur place. Et il y en avait une supplémentaire dans la rue Neuve, une épicerie-boulangerie, celle-là n'existe plus, elle est devenue le tabac. Il y a celle de la place de la Mairie, Fanget. Et il y avait une pâtisserie en face de la fabrique de bonbons. Il y avait aussi deux marchands de tissus, un Rue Neuve, c'était plutôt des tissus au mètre pour la maison ou l'habillement. Et il y en avait un autre en face de l'usine Perrier, une toute petite boutique. Les marchands de tissus, comme les marchands de chaussures, avaient des camionnettes et faisaient des tournées. Ils allaient s'approvisionner puis ils allaient livrer à la demande.

Il y a eu une pharmacie, qui est venue avec la guerre, à côté de la Poste, rue de la Maudure.

Il y avait deux marchands de chaussures, un à côté de la boucherie de Luc. Et un autre à l'angle de la rue Vieille, la petite rue étroite pavée. C'était un sabotier, il y avait encore les sabots dans les fermes, il les fabriquait sur son tour à bois puis il ajoutait un morceau de cuir. À droite, une demoiselle, la Léa, tenait la mercerie. À l'époque, quand on parlait des gens on disait le ou la. Il y avait aussi un pâtissier dans la rue Vieille. Rue du Faubourg, à la place de la pharmacie actuelle, c'était une immense quincaillerie, sur deux niveaux. C'était un quincaillier-plombier, il vendait tous les outillages, la vaisselle, c'était LA boutique du village. La forge je n'ai pas connu. Et le ferronnier existait quand les gens circulaient beaucoup plus à cheval. Il y avait aussi deux banques, le Crédit Agricole et la Caisse d'Épargne, les deux ont fermé.

Il y avait aussi deux garages. Trois, quatre cafés. Quand les gens allaient au café c'était plutôt en intérieur, il n'y avait pas tellement de terrasses comme maintenant, les gens y allaient pour discuter, jouer aux cartes, certains restaient longtemps, pour beaucoup c'était un verre de vin rouge la boisson. Il y avait un menuisier, en dessous de la poste, et une laiterie. La laiterie, les éleveurs amenaient leurs laits, les laits étaient mis en commun puis distribués dans le village. Il y avait un service de ramassage du lait. Il y avait une seconde laiterie, à droite en haut de l'avenue de Colombier.

Je me rappelle plutôt bien la partie du village où je vivais. En allant vers Bourg-Argental, il y avait aussi d'autres boutiques. Mais les gens venaient bien dans le centre du village. Quand on partait de la poste, il y avait la laiterie, un café, l'épicerie-boulangerie, un menuisier. En face du menuisier il y avait le marchand de tissu, une autre boulangerie. Et après, la guerre, un peu plus haut, une pharmacie. Le pharmacien faisait tout lui-même, il préparait les médicaments. Au début, il n'y avait pas de docteur à Saint-Julien, il est arrivé à peu près en même temps que le pharmacien. On appelait le Docteur de Bourg, avec le téléphone de la poste et il se déplaçait. Les magasins avaient le téléphone. Sinon, il fallait savoir qu'un voisin ou une voisine en avait un et tu allais demander à téléphoner. Chacun n'avait pas toutes les commodités.

Nous, on avait l'eau courante mais toutes les maisons ne l'avaient pas. L'eau courante est arrivée après la guerre. Il y avait des lavoirs et des fontaines. Le plus ancien lavoir était Avenue de Colombier, il a été détruit. Il reste une fontaine, à côté du marchand de journaux, à l'angle de la rue. Il y avait aussi des sources. Dans les maisons, on avait un poêle à bois et une cuisinière à charbon, allumée en permanence. Je me rappelle m'être réveillée certains hiver les vitres de la chambre étaient toutes givrées à l'intérieur. Il faisait froid pour sortir du lit.

Mon grand-père avait un grand terrain à la sortie du village vers Bourg-Argental avec un jardin potager, quelques vignes. Ce terrain a été vendu à la famille Trouillet pour trouver des liquidités. Beaucoup d'habitants avaient un petit bout de terrain pour cultiver leurs légumes et avoir quelques arbres fruitiers. Des fois, les ouvriers pouvaient cultiver une parcelle sur des terrains appartenant à leur patron. Beaucoup d'ouvriers étaient locataires, et vivaient dans de petits appartements. Les patrons habitaient dans les maisons de maître, il reste encore des châteaux et des domaines. C'est un mode de vie que l'on peut qualifier à l'ancienne, mais enfin...chaque village était relativement autonome et les gens n'avaient pas trop de raisons de s'éloigner. Le travail était sur place. Aller à Annonay c'était déjà considéré comme loin ! Les gens ont commencé à avoir des voitures à la fin de la guerre, je me rappelle, étant enfant, mon père devait être un des premiers dans le village à avoir une voiture. On se garait le long de la route. Il frimait un peu. Là où il y a eu des garages, c'étaient des ateliers de 2 ou 4 métiers à tisser avant. Sinon on prenait les cars.



Il y avait deux compagnies de cars qui faisaient garage et vendaient de l'essence.

Les cars Mathevet, la maison bleue – qui faisait aussi épicerie- avenue des Ateliers. Je prenais les cars Mathevet pour aller en pension. Ils allaient à Saint-Étienne en passant par le Bessat et ils s'arrêtaient dans tous les petits villages, Colombier... Ils faisaient l'aller-retour dans la journée, partaient le matin et revenaient en fin d'après-midi. Je ne me rappelle pas où étaient garés les cars, il n'y avait pas encore de parking en face de la maison bleue.

Et en face de l'usine Perrier, juste après le marchand de tissu, il y avait les cars Vanel, les rouges, ils allaient à Annonay, à Saint-Étienne – par Bourg-Argental - et à Lyon. Pour Saint-Étienne, les deux cars alternaient un jour sur deux.

Il y avait une coopérative ouvrière de la soie et du tissage avec un petit local en face de l'usine Perrier. La coopérative de la soie, était une sorte de syndicat de tisseurs à domicile, les artisans se rassemblaient pour défendre leurs droits. Ça leur permettait d'avoir du poids face aux grandes usines. Les tisseurs n'avaient aucun poids seuls. Pour la soie, le mouvement syndical s'est développé à Lyon, pas tellement à Saint-Julien.

Il y avait deux écoles. L'école publique et l'école catholique, privée, comme dans les films de Fernandel. L'école, privée ou publique, c'était déjà une sorte de cloisonnement, les deux écoles ne se mélangeaient pas. Et dans les écoles, il y avait l'école des filles et celle des garçons !

L'école privée était en deux morceaux : l'école de filles était tenue par des religieuses, et se trouvait rue de la Maudure, là où se trouve maintenant Radio d'Ici.

L'école de garçons était dans la rue en face, près de l'hospice. D'ailleurs, lors des foires, il y avait des bals organisés à l'hôtel Bruyère et au café Picard pour « faciliter les échanges » entre filles et garçons. Ça ramenait du monde des autres des villages alentours.

Pour les femmes, c'était une autre époque. J'ai vu les changements de mœurs. Par exemple, les foulards, Hermès et tout ça, je ne sais pas de quand ça remonte, mais à une époque, une femme sortait toujours avec un foulard. On ne rentrait jamais dans une église sans avoir la tête couverte ou au moins une mantille.

À Saint-Julien, il y a eu plus de 3000 habitants, c'était une période prospère, avec beaucoup d'ouvriers. Lorsque les usines ont fermé, certains patrons ont fait faillite, les ouvriers ont été licenciés. Certains magasins ont fermé. Les bâtiments ont été désaffectés, et Saint-Julien a décliné. Après, le seul travail, pour les hommes, c'était à Annonay : l'usine Berliet qui faisait des pièces détachées pour les cars. D'ailleurs, la tôlerie Trouillet s'est ouverte à cette époque, elle faisait des pièces détachées pour Berliet. Cette usine est toujours en activité.

L'usine Trouillet a été créée par Marius Trouillet, qui a eu 4 enfants. Maintenant, il est très âgé, c'est le doyen du village. L'usine a été reprise par ses fils. Se pose un problème de légitimité et de succession, entre les enfants qui ont travaillé à l'usine par rapport à ceux qui ont « juste » hérité des parents.

À la suite des fermetures d'usines, il y a vraiment eu une période de déclin, puis une période de rebond. Le village s'est dépeuplé petit à petit. Maintenant, il y a autour de 1200 habitants. Mais, le nombre d'habitants est déjà descendu à 1000, et l'école a failli fermer ! Il y a un seuil à partir duquel les services publics ferment.

La Mairie a voulu redynamiser et éviter de passer en dessous des 1000 habitants. Ils ont fait construire une nouvelle école pour effacer la distinction entre école privé et école publique. Ils ont pu garder la Poste, même s'ils ne l'ouvrent plus que certains jours, le matin.

Et il a été question de faire un village d'artistes en créant des ateliers dans locaux des anciennes usines. Le projet de créer un village d'artiste permettait au territoire de développer l'offre culturelle et le tourisme afin d'attirer de nouveaux habitants, pour que le village ne meurt pas. Le tourisme est une notion assez récente, comme les loisirs, c'est très lié aux transports, ça s'est développé après les années 50. L'été des expositions étaient organisées, le In et Off expo un peu partout dans le village. Les stages de chants, la fête foraine, il y avait une résidence d'artistes, l'Essaim de Julie. La nouvelle municipalité continue de donner vie au village, il y a beaucoup d'associations, des cours de couture, de la gym, le club de foot. Si tu regardes sur les bulletins municipaux imprimés -maintenant ils sont numériques- il y a une forte vie associative.

En vieillissant, beaucoup d'habitants partis du village pour leurs études et leurs carrières reviennent au village. Des maisons de vacances se rouvrent.

Il y a aussi un projet de maison médicale, le Docteur de Saint-Julien va partir à la retraite, il va y avoir un problème d'accès aux soins. Le projet de maison médicale prévoit d'inverser la Maison des Associations, qui est sur la place de la Bascule au centre du village avec la maison bleue, l'ancien magasin Mathevet, là où il y a toutes les photos du Parc Dussuc.

Mais comme je l'ai dit, je ne me souviens pas de tout sur le village, je n'y vivais pas vraiment à l'année.

À notre retour à Saint-Julien, j'ai fait 3 mois à l'école de Saint-Julien, j'étais dans une classe à double niveau mais je m'ennuyais car je savais déjà lire et écrire. Mes grands-parents maternels, de Paris, ont insisté pour que je poursuive mes études. Et j'ai été envoyée à l'internat à Saint-Étienne, je ne revenais que les vacances. Mes parents étaient assez désinvoltes. Ils me déposaient au car puis ils me disaient qu'ils m'enverraient une lettre pour me dire quel week-end rentrer, j'attendais la lettre qui tardait, et au final ils me disaient de rentrer pour les vacances. Les vacances c'était une semaine. Les parents n'avaient pas



vraiment de congés. Les vacances, j'étais bien occupée, je devais surveiller ma sœur et mes trois frères. Nous, les filles, on devait aider en cuisine, aller faire les courses, aider au tissage. À l'époque, l'école nous donnait un petit programme de lecture, à la fin des vacances je n'avais pas eu le temps d'ouvrir un seul livre. Et l'été, les enfants de la campagne allaient faire les fermes, les vendanges et les moissons. Les dates des vacances étaient calées sur celles des travaux agricoles.

L'école, c'était une libération. C'était encore un système très patriarcal où plusieurs générations d'une famille vivaient ensemble. Pour les filles, l'avenir c'était le mariage. Mais pour marier une fille, il fallait une dote ou un trousseau, il ne faut pas croire que ça n'existait pas. Certaines travaillaient à l'usine pour constituer leur dote. Et puis, après le mariage, impossible de divorcer. Souvent, une fille qui ne se mariait pas devait aider dans la maison familiale et prendre en charge la famille. Pour les garçons, certains entraient dans la vie religieuse ou dans l'armée. D'ailleurs, le 25 novembre, tu as la Sainte-Catherine, la fête des vieilles filles. Les filles mariées de plus de 25 ans revêtaient une coiffe à l'occasion de la fête du village pour indiquer qu'elles n'étaient pas mariées. Il y avait beaucoup de vieilles filles, mais ce n'est pas seulement lié à la question de la dote et à la vie en usine, il y a aussi eu la guerre. Beaucoup de jeunes femmes étaient fiancées et se sont retrouvées veuves.

Moi, j'ai fait des études et j'ai quitté le village. J'ai fait en sorte de me prendre en charge toute seule. Je ne regrette pas, avoir une autonomie financière c'est important.

Sinon les patrons embauchaient souvent les enfants de leurs ouvrières, après leurs 14 ans. Il fallait être recommandé par un instituteur et décrocher des bourses de l'état pour continuer au-delà du certificat d'études. Une fois à l'usine, la formation se faisait sur le terrain, aux canetières les premières semaines, puis au tissage, à l'ourdissage...

19 septembre 2021

Les journées du Patrimoine à l'Usine Perrier – Schmelzle. Delphine Gaud et Franck Besson sont les actuels propriétaires du lieu. À l'occasion des journées du Patrimoine, ils ouvrent les portes de l'ancienne usine et organisent des visites guidées. Delphine et Franck ont conservé certaines parties de l'usine en état, ils invitent des artistes à investir les lieux en exposant leur travail.

Delphine

Pour moi c'est important de participer à ces journées du Patrimoine parce que le sujet me tient à cœur. Et parce que c'est un lieu qui a été habité principalement par une majorité de femmes qui étaient au travail. Il y avait très peu d'hommes, il y avait un gareur, qui réparait et réglait les machines, et un régisseur qui surveillait techniquement l'avancé du travail. Mais il y a eu jusqu'à 150 ouvrières dans cette usine. Et à la fin, elle s'est arrêtée de fonctionner en 2003, il y avait une quinzaine d'ouvrières. Mme Schmelzle la gérante travaillait beaucoup avec les grands couturiers lyonnais, parisiens... elle avait des commandes très particulières. L'usine fonctionnait de manière très artisanale jusqu'à la fin.

C'est la quatrième visite aujourd'hui. Quand on accueille des artistes dans le lieu où l'on vit il se passe toujours plein de choses. Aujourd'hui, nous accueillons une exposition dans l'usine : dans la salle des métiers à tisser l'artiste Jacqueline Michaud et dans la salle d'ourdissage Delphine Bouchier. Leur travail est en lien avec le féminin et leur univers se mélange très bien avec l'esprit du lieu. Bonne visite.

Une quinzaine de curieux, habitants et gens de passage, à venir visiter l'ancien tissage. On commence la visite, la porte grince, les pas résonne sur les planches de bois du parquet. Lorsque l'on rentre, on se traverse le couloir jaune et gris de l'accueil, aux murs le lavabo de pierre, les fiches de pointage... Le groupe monte au premier étage, à la salle des tissages.

Jacqueline

Ça n'a pas changé, même la couleur des murs est restée la même. L'escalier a peut-être été restauré. À gauche dans l'escalier, il y avait le bureau de Josette avec les canetières.

Dans la salle des tissages, il y a encore l'odeur de la soie, de l'acier et de la graisse.

Je suis contente de retrouver tout ça mais c'est vrai que c'est un autre temps.

Jacqueline Michaud – artiste

Je vais vous expliquer mon projet, ces sont des monotypes sur papier de soie et des agrandissements numériques sur tissus, exposés dans ce lieu est tellement chargé d'histoires, l'on sent encore la sueur et la souffrance des femmes au travail et où on imagine les ouvrières sur leur métier à tisser.

Ce projet explore le regard porté par la société sur les femmes, et notamment les femmes de plus de 50 ans. Car nous sommes encore dans une société patriarcale. J'ai travaillé sur les marques, les cicatrices, les rides, qui représentent la vie sur le visage des femmes âgées. J'ai réalisé des portraits photographiques sur des panneaux de tissus, aux couleurs cuivrées pour rappeler les machines. Ces visages, de personnes anonymes, représente la fatigue des femmes, celles qui ont travaillé dès leurs 15 ans à l'usine. Mon travail est aussi un hommage à Anne-Sylvestre, écrivaine, chanteuse et poétesse, qui venait régulièrement à Saint-Julien-Molin-Molette à l'occasion du festival de chant « Les Oiseaux Rares ». Le chemin du Pré-Battoir, au-dessus de l'usine Sainte-Marthe, qu'elle aimait arpenter porte maintenant son nom. Ses textes m'ont toujours inspiré.

Jacqueline

Il y a une photo de Josette sur un métier. Il reste encore les chaines sur les métiers...

Le rouleau de fils de soie les verges pour que les fils se croisent à l'arrière et aillent une tension régulière,



les remisses sur les cadres qui montent et descendent pour faire croiser les fils de chaîne autour du fil de trame à chaque passage de la navette. Le battant, va et vient, et envoie la navette d'un bout à l'autre de la rampe du métier. La navette va vite, les grillages devant les fenêtres évitent qu'elles sautent et passent par la fenêtre. Et le peigne bouge en même temps que les battants pour tasser le fil de trame et le tissage. Et lorsque le métier était à l'arrêt, on pouvait changer les canettes. Bon là la chaîne est détendue et tout le monde a mis ses doigts dessus un peu gras, d'habitude ce n'est jamais comme ça. Quand une chaîne était finie, il fallait changer le rouleau et la chaîne, et pour cela il fallait raccorder tous les fils un par un à ceux du tissage en cours. C'était une ouvrière particulière qui s'appelait une tordeuse. Elle tordait le fil pour raccorder les chaînes. Ensuite, il fallait régler les poids pour que la chaîne se déroule à un rythme régulier selon la qualité de la soie voulue. La soie tissée s'enroulait sur le rouleau à l'avant du métier. Et si tu changeais de qualité de soie, il fallait en plus réenfiler tous les fils dans le peigne, c'était le remettage. Toute la mécanique et les réglages sur les métiers, c'était le travail des gareurs, ils déplaçaient aussi les rouleaux car c'étaient très lourds, il y avait un monte-charge et des chariots pour les aider.

Un inconnu

Bonjour, vous donnez des explications vous avez travaillé sur ces métiers-là ?

Jacqueline

Ma belle-sœur était Mme Schmelzle, et mon père et grand-père étaient tisseurs en tant qu'artisans, je les ai vu travailler. Je continue de m'intéresser aux textiles et ça me fait plaisir de revenir ici. Mais moi je n'ai pas vraiment travaillé, j'ai fait quelques canettes, petite.

Un inconnu

Ça veut dire quoi faire les canettes ?

Jacqueline

Faire des canettes, c'est préparer la bobine de fil qui va être utilisée pour tisser, dans la navette. Une canette en somme, c'est une bobine de fils. Elles étaient préparées sur des canetières. On part de grosses bobines de fils pour faire ensuite la canette adaptée au métier. Elles étaient disposées sur les planches à clous que l'on voit à côté des métiers, pour pouvoir être changées rapidement. C'étaient les jeunes ouvrières qui réalisaient les canettes. Il ne fallait pas de qualifications, il s'agissait de bien savoir faire le nœud pour relier un fil à un autre sur la canetière.

Un inconnu

Et quel est le nom de ce nœud ?

Jacqueline

Le nœud pour relier les fils entre bobine et canetière ? Je ne sais pas, je sais le faire c'est tout, comme ça. Quand j'étais petite, on m'a montré le geste et puis je l'ai reproduit.

C'est une belle idée de faire revivre les présences des femmes qui ont travaillé là. Avant, au début du XIX siècle, les ouvrières étaient exploitées, peu soignées, elles vivaient dans les usines et dormaient dans les dortoirs. Il y a eu une époque où les usines faisaient même les trois 8 pour ne jamais arrêter leur activité. Mais pas à Saint-Julien.

Pour certaines jeunes filles, c'étaient l'occasion de s'émanciper mais à quel prix ?

Josette travaillait avec plaisir, et ses ouvrières étaient heureuses dans l'usine aussi, elles s'entendaient bien. Le tissage n'était pas un métier éprouvant en soi, ce sont les conditions de travail selon les époques qui le rendait difficile. Le tissage est un métier manuel qui nécessite de la patience, de la minutie et de la précision. Il faut travailler fil par fil. D'après les témoignages récents, les conditions de travail n'étaient pas trop difficiles ni trop physiques puisque les métiers sont mécaniques. Les ouvrières étaient fières de leur métier. Josette ne s'est pas arrêtée à l'âge de la retraite, elle voulait continuer.

Ça ne veut pas dire que tout allait bien tous les jours, je l'ai déjà vu fâchée mais ça passait vite. Les caractères s'accordaient et elles s'entendaient toutes bien.

Un inconnu

Mais avec la mécanisation, quel était le travail des ouvrières sur les métiers ?

Jacqueline

Surveiller, changer les canettes, intervenir si un fil se rompt... Les quatorze ouvrières ne travaillent pas en même temps, il y a au moins deux équipes. Les machines fonctionnaient de 6h du matin à 20h le soir. De manière artisanale, les familles avaient un seul métier dans une maison. Dans les usines, au début il y avait une ouvrière pour deux métiers, ensuite pour quatre métiers à huit métiers. Et aujourd'hui dans les usines modernes, c'est une ouvrière pour quarante à quatre-vingt métiers, elles ont des patins à roulettes presque. Et une ouvrière particulière, la tordeuse, venait spécialement pour raccorder les chaînes. Selon la qualité des fils et le nombre de fils, cela prenait une demie journée. Et ensuite il y a eu une machine pour faire le travail, la noueuse. Josette en avait deux.

Un inconnu

On nous a dit que l'usine proposait des tissus particuliers, quels étaient-ils ?

Jacqueline

Il y a eu des tissus pour Hermès, Chanel, du twill. Beaucoup de mousseline de soie pour des fabricants



lyonnais. C'était à la commande, elle était spécialisée sur des tissus aux couleurs unies mais avec des qualités variées. C'est le tissage et le grammage qui permettent ces différentes qualités. La mousseline est très fine mais est plus extensible que le crêpe par exemple, le nombre de fils au cm est impressionnant, un mètre de tissu fait seulement quelques grammes.

La soie est très solide quand elle est bien préparée et bien conservée. L'hydrométrie, est très importante. À l'origine, les fils venaient des vers à soie d'Ardèche. Les magnaneries, sont très anciennes, il n'y en plus dans la région. Les fils de Josette arrivaient par flottes depuis la Chine.

Il y avait un compteur de mètres sur les métiers. Une fois la soie tissée au mètre demandé, on coupe la chaîne et on enlève le rouleau avant avec le tissu. On dévide le tissu et on l'emmène à la visite de coupes, on vérifie mètre par mètre la qualité. Des fois, on recoupe des irrégularités, c'est l'épincetage. Le tissu livré au commanditaire devait être impeccable. Il fallait être très attentif lorsqu'on le manipulait. Surtout le moment de la tomber du métier, car les machines étaient graissées et l'huile noircie par le métal pouvait tâcher les coupes. À côté de ça, les ouvrières étaient impeccables, leurs blouses n'étaient jamais tâchées, elles avaient toujours les mains propres.

Le fil a un apprêt au moment du tissage pour que le fil se tienne et ne colle pas mais aussi le protéger et le rendre glissant. L'apprêt pouvait avoir une couleur verte ou rose qui n'était la couleur du la soie. Pour teindre le tissu ou le sérigraphier il faut l'enlever, il fallait le laver avant. Les teinturiers avaient un travail de nettoyage à faire.

De la salle des métiers, par les escaliers au fond de la pièce, on monte en passant par le studio de danse, à l'ourdissage, deux étages au-dessus. Sur le palier entre les étages, des établis, des crochets et des engrenages pour les gareurs.

On longe le studio de danse, les tatamis bleus, les rideaux et les ombres des fenêtres donnent envie de traverser l'espace. Au plafond demeure les axes qui entraînaient les dévidoirs. Aux murs, les supports de bois qui servaient à suspendre les écheveaux de soie avant de les positionner sur les tavelles du bobinoir pour en faire des bobines, sont devenus des décors et outils d'expression.

On passe par une cuisine collective en mezzanine, dans le stock d'objets de danse, une photographie ancienne du dévidage.

Un second escalier, un couloir, puis la salle d'ourdissage.

Quand on venait, on restait souvent au bureau ou au niveau du tissage.

Au mur, ce sont des affiches que les ouvrières affichaient pour décorer leur endroit de travail. Elles découpaient des images qu'elles aimaient bien dans les calendriers.

Le sol est encore d'origine, il reste l'huile qui coulait des métiers sur le parquet. Ici, on dévidait les bobines pour faire la chaîne. Chaque bobine est montée sur le support, le cantre, et chaque fil est passé par un peigne afin que les fils soient bien parallèles sur l'ourdissage. Chaque bobine est une bobine pour préparer la chaîne. Il y a autant de bobines que de fils de chaîne. Ici, il y a au moins 500 fils. La chaîne est de la largeur du peigne. Chaque tour d'ourdissage correspond à plusieurs mètres de long, on voit le compteur sur le côté. La tension devait être homogène et les fils de même longueur. Une fois la longueur de chaîne voulue, les fils sont repassés sur l'ensouple, le rouleau du métier à tisser. Il fallait aussi peser la soie à différentes étapes, pour surveiller et faire correspondre les quantités de fils de soie livrées par les fournisseurs, en flotte, aux quantités tissées commandées par le commanditaire, en coupe.

Tu vois, en face de l'usine, l'ancienne école, maintenant se sont des habitations particulières. Josette racontait qu'elle pouvait surveiller la cour de l'école en travaillant.

Et au-dessus, il y a une autre usine, plus discrète, c'est aussi devenue une habitation.

Au-dessus, entre les deux fenêtres donnant sur l'école et la rue Peyronnet un textile suspendu empêche les gouttes d'eau infiltrée de couler. Dessous, protégé par une housse de tissu blanc, grisée par la poussière, et ourlée de bordures de dentelles, on distingue un autel religieux.

Autrefois, l'Église était présente dans toutes les usines. Dans l'usine Perrier, sur chaque plateau sur le mur du fond, il y a un autel avec une vierge. Le travail et la religion se mêlaient. Souvent, le clergé et les patrons s'entendaient bien. Le clergé attendait des donations de patrons. En échange, le clergé tenait le peuple, il disait aux ouvriers de se tenir tranquilles, de bien faire leur travail, qu'ils avaient de la chance d'avoir leur boulot, qu'il fallait accepter leur condition de vie... Et puis, avant, les curés étaient présents pour dire aux jeunes filles des dortoirs de bien se tenir. Ils montaient la garde. Les soirs et les dimanches, il y avait des messes qui occupaient les habitants. C'était aussi un moyen de se retrouver en dehors de l'usine. C'était la tradition, encore aujourd'hui, si tu n'appartiens à aucune communauté religieuse ou à aucun groupe, tu n'es pas toujours bien vu. Le clergé s'occupait aussi des enfants lorsque les parents travaillaient, certains après-midis les garçons pouvaient aller faire des activités, du sport, des jeux. Pas les filles. Il y avait aussi l'école privée tenue par l'Église. Les groupes ne se mélangeaient pas vraiment non plus. Le clergé servait parfois d'intermédiaire pour calmer les révoltes. C'est la loi de 1905 qui a défini la séparation de l'église et de l'État, elle montre bien qu'avant les deux entités étaient interdépendantes. Mais même après, les règlements, les tarifs, les conditions de vie, il ne fallait pas trop les remettre en cause. À l'époque il n'y avait pas de syndicats. Il fallait que quelqu'un aille le courage de prendre la tête du mouvement et aller contre les patrons, en sachant qu'il y avait toutes les chances qu'il soit mis à la porte parce que personne n'allait le défendre. Le patron avait le droit, il y avait pas de lois, rien ne l'empêchait de mettre à la porte quelqu'un qui lui déplaisait. En plus, les patrons étaient souvent impliqués dans la vie municipale, certains ont été maires.



On redescend par le studio de danse. Et lorsque l'on passe devant la porte menant au logement de Delphine et Franck...

Là il y avait un bureau où il mettait les coupes pour les préparer et les envoyer. Les canetières étaient dans une pièce à côté. Au fond, il y avait le bureau de Josette avec tous les livres de comptes.

À Charlieu, une usine a été transformée en musée. L'usine Perrier aurait pu être transformée en musée aussi. La première offre de rachat de l'usine Perrier, c'était pour en faire un musée, mais c'était trop contraignant en termes de règles d'aménagements. Ça revenait trop cher de mettre les lieux aux normes d'un musée. La sauvegarde de ce patrimoine dépend seulement de la volonté de son propriétaire – un privé – et des réglementations qui régissent tous les musées. Josette s'était posée la question de vider l'usine pour pouvoir la vendre. Les machines telles qu'elles sont actuellement dans l'usine Perrier, ça va comme ça un temps mais on. Voit bien que le fil, le tissu commencent à être coupé et sale. Beaucoup de métiers se détériorent car ils ne sont pas entretenus. Les traces de doigts sur les tissages encore sur les métiers, ça m'a choqué.

C'est l'histoire du village, il faudrait garder une trace du passé. C'était l'idée de Pierre quand il était au conseil municipal et qu'ils ont décidé d'exposer un métier dans l'ancien lavoir à l'entrée de Saint-Julien. Mais c'est un peu limité, et un métier dans un lavoir, c'est antinomique. Et puis, il ne faut pas rester coincer dans le passé, tout ne peut pas être patrimoine. Il faut voir ce qui est passé mais aussi comment continuer à avancer et se tourner vers l'avenir.

À la fin, Josette ne s'habillait qu'en soie, elle faisait faire ses vêtements sur-mesure. Chez les teinturiers et les imprimeurs, ils lui donnaient quelques coupons, parfois parce qu'il y avait un défaut et qu'il ne serait pas accepter par le donneur d'ordre. C'est le donneur d'ordre, le client, qui donnait les spécificités pour le tissage. Josette n'était pas créatrice textile mais faiseuse. Quand elle allait chez ceux qui passaient les commandes, ils lui montraient ce qu'ils avaient fait de la soie, elle repartait avec quelques échantillons ou des métrages, des fois des foulards. Elle les donnait ou les vendait. Quand elle nous donnait des foulards de marque de luxe, il ne fallait pas le crier sur tous les toits...

Le lendemain, au petit-déjeuner, Jacqueline explique son éloignement progressif avec le village et l'activité textile de ses parents.

J'ai cherché sur internet avant de m'endormir quelques mots liés au tissage.

Josette elle employait certains mots, comme le roquet, je pense que c'est le mot qu'elle employait pour dire bobines. La remise, ce sont les fils de métal qui sont à l'arrière du métier, qui organisent les lices et montent et descendent les fils, sur les cadres. La soie quand elle arrive est en flotte, cela correspond aux écheveaux de laine. Autrefois, on achetait la laine en écheveaux, que l'on pouvait placer sur le dossier d'une chaise et que l'on dévidait autour de nos bras pour faire des pelottes.

Josette recevait ces flottes dans de grands sacs de jute et de coton, eux même mis dans de grands cartons, on récupérait cet emballage. Le plastique est arrivé bien après, tout était en métal émaillé, en bois, ou en tissu. On mettait certains cartons autour des chaines pour les protéger. On utilisait aussi des cartons légèrement huilés lorsque l'on allait lever une coupe de tissu, c'est-à-dire retirer un métrage tissé du métier. On se mettait accroupi devant le métier et on tirait le tissu pour défaire le rouleau de l'avant du métier. Le tissu se mettait plus où moins en plis dans le carton, on coupait le tissu selon le métrage voulu. On emmenait le tissu dans le bureau où l'on métrait la coupe pour connaître la longueur du tissu, avec un mètre vertical à deux pointes, qui permettait de plier le tissu en accordéon. Ensuite, on posait cette coupe sur une table pour réaliser l'épincetage, on calait la coupe avec deux poids en fonte pour qu'une partie de la coupe pende à l'avant. On s'asseyait devant avec un outil qui s'appelait pincette. Et avec ces pincettes, on faisait défiler le tissu devant soi et chaque fois que des fils dépassaient on les retirait. S'il y avait un défaut, on mettait un petit fil sur le bord de la coupe pour le signaler. S'il y avait trop de défauts, le prix de la coupe chutait. Après, la coupe était roulée pour former un tube et était attachée avec deux liens de soie. On livrait le tissu en rouleau au client - le vrai mot est le donneur d'ordre-, aux soyeux lyonnais, ou alors au teinturier. Dans la Haute-Loire, la spécialité était la teinture de la soie et le moulinage. Les usines ne travaillaient pas pour les mêmes maisons. Avec Guy, on a souvent rapporté des coupes de soie à Lyon, Place Tolozan, pour Josette quand on passait à Saint-Julien en voiture.

Je n'ai jamais envisagé un métier manuel. Je me disais que j'avais envie d'aller voir plus loin que le village. J'ai hésité entre être ingénieure chimiste, pour une femme c'était déjà quelque chose d'assez exceptionnelle. Puis, je me suis dite professeure d'anglais, car si ça me permettait de travailler et d'élever des enfants. Je voulais être indépendante et avoir une vie de famille. Mes grands-parents m'ont poussée à étudier, j'ai appris à lire facilement, à quatre ans... de bonne heure ! J'ai eu une bourse d'étude de l'État pour aller en pensionnat. Je savais qu'il ne fallait pas se loucher, il ne s'agissait pas de redoubler, sinon c'était retour à la case départ. En étant l'aînée de cinq enfants, je me rendais bien compte que si je perdais ma bourse ça allait poser problèmes et que je serai obligée d'arrêter mes études. À ce moment-là j'aurais réfléchi à un métier manuel ! Mon idée était de quitter le village, peut-être parce qu'avant d'arriver à Saint-Julien, nous avions vécu quelques années à Paris. Quand nous sommes revenus à Saint-Julien, j'ai été envoyée à l'école de filles, en CM1 ou CM2, et je n'apprenais rien, je m'ennuyais. Et revenir au village, en tant qu'enfants, je me suis retrouvée un peu limitée, c'est pour ça que j'ai été envoyée en pension à Saint-Étienne. Ma sœur est venue en pension avec moi, mais ça ne lui a pas plu, elle n'a pas passé le Bac. Du coup, elle a travaillé en tant que tisseuse avec mes parents, puis elle s'est mariée, à un mari horrible,



et elle a eu trois fils – elle a divorcé par la suite. Mes parents ont quitté leur tissage à Saint-Julien quand j'étais au milieu de mes études supérieures, j'étais en Angleterre. Une fois j'ai dit à mon père « Quand je suis à Saint-Julien c'est toi qui décides. Mais quand je suis à Lyon, je pourrais faire le trottoir que tu ne pourrais rien dire ! », il ne me répondait pas, il savait que je me révoltais.

Mes frères ont fait des métiers manuels. Ils ont repris une petite usine de tissage dans l'Isère, en espérant que ça marcherait mieux qu'à Saint-Julien, mais ça n'a pas mieux marché. Mes jeunes frères travaillaient avec eux. Quelques années après, mon père a cessé d'être tisseur. Il n'y avait plus d'avenir dans le textile. Et ils ont tous suivi des formations de reconversion pour devenir plombiers. Ils ont monté une entreprise familiale en s'installant à Brignoles, vers Toulon. Puis, tout le monde s'est éparpillé.

